

la femme immobile

corinne rondeau

De couleur sépia, l'image est abimée. Vêtue d'une chemise de nuit, une femme est allongée sur une paille. En tombant sur le devant de la chevelure claire et le dos de la main qui soutient la tête, la lumière venue latéralement d'une fenêtre semble de plomb. On ne sait si c'est le regard épuisé qui retient l'objectif, ou l'objectif qui le fixe en plongeant sur elle, comme s'ils étaient aimantés.

Dans le dos, une bouteille, un verre, des bricoles indéfinissables. Sur le côté, du linge négligemment étendu sur une structure de bois. Devant, sur le bord de la literie, un bol. Certains détails sont moins nets, tels l'index et le majeur, en l'air et légèrement décollés du front, semblent tenir une cigarette. Qu'importe de voir celle-ci, l'attitude est consommation : la somnolence est à l'image d'une sèche qui grille sans qu'on la fume. Vitalité suspendue, soupçon libidinal, impossibilité de commencer, fatigue du futur, la posture indolente nourrie une contradiction du temps : quand a-t-on le temps de vivre alors même qu'on est vivant ?

Or la langueur du corps, plongeoir de l'attente, n'a rien de romantique, ni d'aguicheur. C'est le mois d'avril 1941, et le vivant est réduit à sa vie nue privée de toute valeur, de tout droit, de tout geste. Après un départ de Marseille pour rejoindre la liberté de l'autre côté de l'Atlantique, c'est le débarquement inattendu des passagers du Paul-Lemerle à la pointe du Bout de la Martinique. C'est là que la femme immobile, médecin-pédiatre allemande, est captée par l'objectif de Germaine Krull. L'appareil photographique joue du miroir : la photographe fait partie des deux cents émigrants, « tous sont des gens cultivés et instruits », retenus dans les baraquements du Lazaret, ancienne léproserie. André Breton, Victor Serge, Jacqueline Lamba, Claude Lévi-Strauss, Jacques Rémy, Wifredo Lam, ... ex-banquiers, ex-entrepreneurs, ex-responsables politiques, ... Polonais, Hollandais, Belges, Luxembourgeois, Alsaciens, Lorrains, Catalans, Français, ... sont traités comme des prisonniers, malgré passeports et visas en règle, comme sont de règle les confiscations en tout genre par la police vichyssoise des Petites Antilles. C'est sous le bras que Krull cache son appareil photo pour témoigner de la halte inhospitalière. Avant de la fuir « un jour de miracle », en embarquant vers le Brésil à cause du riz qui manque sur l'île.

Si cette femme surgit sur une cimaise en plein été caniculaire à Arles, ce n'est pas pour raconter l'impure histoire de la collaboration française, et de ses camps jusque sur l'Île aux fleurs, ni le désarroi combatif d'émigrants au parcours administratif ubuesque pour obtenir les autorisations nécessaires à quitter la France, ni le fil du périple de Marseille à Rio de la photographe, et de son ami, le jeune cinéaste Jacques Rémy, reconstitué par le fils de ce dernier, Olivier Assayas, et Adrien Bosc¹. Il n'est pas non plus nécessaire de faire tout un foin de ces clichés qu'on croyait perdus. En effet, la vie de la photographe est à l'image de sa production : dispersée aux quatre coins du monde. Toujours en mouvement, la photographe engagée n'a qu'un souci, être un « témoin de tous les jours ». Lorsqu'elle est gérante d'un hôtel à Bangkok pendant vingt ans, avant de devenir bouddhiste à l'âge de soixante-dix ans au Tibet, réprimé par la politique d'assimilation chinoise, elle continue de photographier. Ce seront temples et sculptures de Thaïlande et de Birmanie publiés avec l'aide d'André Malraux.

La dispersion est un style de vie, une fabrique de singularité, aux antipodes d'une individualité sociale assise par des stratégies de pouvoir. Ses images ne suscitent pas d'intérêt esthétique particulier, et sont moins étudiées que ses coreligionnaires masculins. C'est vrai qu'on retient davantage la reporter de gauche, nomade et énergique. Mais il y a peut-être une troisième voie, après la reporter, et le tempérament tumultueux. Celle d'un entre-deux semblable à la contradiction du temps fixée à même le corps de la femme immobile, l'autre de Krull, tant leur ressemblance est flagrante. Il y a la femme libre dont on ne

¹ Un Voyage, Marseille Rio 1941. Textes de Germaine Krull et Jacques Rémy, édités et présentés par Olivier Assayas et Adrien Bosc, Stock, 2019.



© Germaine Krull, Musée Folkwang, Essen

cesse d'apprendre de ses pérégrinations et la femme couchée, sans âge, depuis presque quatre-vingts ans. C'est un même regard de part et d'autre de l'objectif qui dure, infatigablement, face à l'impossibilité d'exister pour cause idéologique. Regard témoin à double face d'un temps bloqué, tragique d'un présent sans rêve qui nous salue aujourd'hui, accroché à la cimaise tout en faisant passer l'existence à sa pointe extrême. Car la langueur du corps répond à l'architecture brute du baraquement ; la blancheur fraîche du coton au bois noirci des encadrements et des rebords de fenêtres. Jambes en chien de fusil parallèles à la paroi, Krull se tient au milieu en surplomb et face au visage dans un carré parfait d'humanité où toute l'immobilité de la vie nue répond au point de vue du refus de la paresse involontaire et à la fameuse formule de la photographe : « chaque angle nouveau multiplie le monde lui-même ». C'est à l'angle des cuisses et à la pointe des genoux que l'image témoigne du présent en se cognant aux coins du passé et aux détails flous. Il suffirait de se baisser au niveau du modèle pour ne plus les voir, ni l'architecture du cadre, sa dignité même.

Cette petite image abimée d'un corps épuisé concentré sur lui-même est comme sacrée. Perchée au-dessus de la paillasse du passé, son sépia s'épanche : elle a traversé le monde des morts et des vivants dans les plis infinis d'une chemise de nuit en plein jour, étirant de son immobilité le monde jusqu'à nous. Une image dont l'expression est une tension interminable du présent barré qu'on sent plus qu'on ne le voit. Mais pour sentir, encore faut-il être debout.